F-Rt.t. 7011

OBSERVATIONS D'ÉCONOMIE NATURELLE

CONSIDÉRÉE

SOUS SON PREMIER RAPPORT AVEC LES GOUVERNEMENS.

Case FRC 16104

Par JEAN-CLAUDE CHASTELLAIN, *Député du Département de l'Yonne, District de Sens, à la Convention Nationale.*

> Sois en garde contre toi-même, défie toi des autres ; et n'induis jamais personne en erreur.

APRES la dissolution totale d'un gouvernement il est bon de consulter la nature, d'observer sa marche pour connoître si les excès du passé, et l'abus du présent pourroient, à force d'atténuer les causes physiques, s'opposer à l'établissement d'un nouvel ordre social.

Sous les zones propices où la nature liberale pourvoit dans toutes les saisons aux besoins de premiere nécessité et dispense des autres, l'espece humaine exempte de soins peut subsister sans prévoyance.

Le vêtement, l'abri, la chaleur et les autres jouissances qui, chez les peuples des climats tempérés,

THE NEWBERRY LIBRARY

exigent une suite réfléchie de travaux et de combinaisons pénibles, ne sont que des plaisirs dans les contrées heureuses où la nature fait tout.

A l'aide de quelques Conventions traditionnelles l'homme peut y vivre en paix, et subsister sans subir le joug des loix.

Dans les climats austeres où de longs hyvers et une température variée multiplient les besoins, en augmentant la nécessité comme la difficulté d'y pourvoir. L'homme condamné à l'état de nature, ne pourroit vivre sans économie et se passer du pénible secours des arts.

Aussi les philosophes célébres qui ont avancé que dans l'état antérieur à l'établissement des sociétés policées, notre espece pouvoit subsister indépendamment de toute industrie, auroit dû, moins généraliser leurs décisions, et faire attention à cette différence.

Obligée de détruire successivement les individus pour conserver et rajeunir les especes, la nature a voulu que la nôtre fût disséminée sur toute la face du globe.

Elle a tellement entrelacé les rapports qui organisent les différens regnes, qu'il seroit impossible à un genre d'exister sans le secours de l'autre; et qu'indépendamment de l'instinct individuel qui, par la crainte de la douleur, retient les êtres sensibles attachés à leur propre existence, (excepté l'homme) tous se sentent doublement intéressées à leur conservation reciproque, et surtout à celle de l'espece qui les protége, et ne les conserve que pour les dévorer.

Le bled dépourvu d'engrais languiroit sans le bœuf qui le cultive et dont il devient la pâture; l'animal à son tour périroit sans les soins continuels de l'homme qu'il soulage et dont il devient la proie.

C'est ainsi que l'harmonie universelle remplace les générations diverses, à mesure qu'elles passent, et qu'en employant savament les débris des unes à la reconstruction des autres toujours vierge et toujours mere, elle se soutient par de cruelles vicissitudes, et reste éternellement la même.

C'est dans la nécessité constante de ces métamorphoses que réside le principe du bien et du mal, de la vie et de la mort, du plaisir et de la douleur.

Il étoit donc nécessaire à la sagesse universelle d'établir au centre de son mouvement un être actif dont l'espece privilégiée, réunissant à elle seule l'intelligence, les appetits, les passions, les infirmités, la compassion et la férocité de toutes les autres, devint l'instrument sensible et raisonné de toutes ses opérations : que tendant imperturbablement à un seul but, par une marche uniforme et un mélange contradictoire de bien et de mal, l'homme fut moins pressé par le besoin de détruire, que dominé par la nécessité de conserver, pour ne point l'exposer à périr lui-même.

Il est donc évident qu'en laissant l'œuvre et le salaire du travail à la merci de l'impitoyable économe, elle ne lui permet, sous peine de mort, que l'usage modéré du superflu de ses substances dont il n'est que le dépositaire.

Dans l'enfance des sociétés, borné dans ces desirs simples, dans ses loix, et peu rafiné dans ses gouts, il use sobrement de ces ressources, il se conforme sans peine, et peut être sans le savoir, à l'intention primitive de la nature ; la paix intérieure, l'abondance et la pureté de ses mœurs sont la suite nécessaire de cette heureuse situation, et ses forces étant supérieures à ses

besoins la science, les moyens de faire le bien lui sont plus familers que ceux de faire le mal.

Mais à mesure que les arts, enfans du besoin, irritent et attisent les desirs en portant la variété et le rafinement des jouissances à l'excès, les institutions sociales se dépravent, l'art de gouverner se complique, les ressources déperissent et la condition humaine devient pire.

Les besoins s'élevent insensiblement au dessus des forces, la nécessité de satisfaire des appetits sans cesse renaissans est si pressante, que les moyens de faire le bien deviennent difficiles et rares; les vérités agréables pullulent, les vérités utiles et consolantes sont éclipsées et disparoissent dans les circonstances facheuses où elles sont plus nécessaires que jamais.

Si c'est au déclin des empires que les forces et les ressources sont inférieures aux besoins, fuserions-nous donc parvenus à cette extrémité funeste où les besoins multipliés préponderent les ressources et les forces.

L'épuisement d'un sol appauvri par une culture longue et forcée, la misere des cultivateurs dont le nombre et les facultés dépérissent à vue d'œil, rendent généralement l'amélioration plus pénible.

Malheur à nous si le besoin de jouir est plus pressant que celui de conserver, l'intérêt de la conservation n'étant plus le même la réproduction est complettement absorbée par la consomation.

Telle est, sans doute, la cause naturelle et occulte des bouleversemens et des troubles que nous commençons à éprouver aujourd'hui, et de celles plus meurtrieres encore que la nature excédée semble préparer à toute l'Europe sous un court avenir.

Quelque malfondé que] puisse être ce triste

pressentiment, la pluspart des esprits aliénés par l'enthousiasme, et préocupés de petites intrigues, saisiront difficilement la progression suivante :

Exceptons le consommateur, et remontons depuis l'herbe des champs jusqu'à l'homme de travail qui cultive la terre.

En suivant par dégrés la diversité infinie des especes animales et végétales conformément à l'ordre naturel où elles sont établies pour être consommées par les autres, non seulement nous les trouvons affoiblies et dégénérées, mais encore en nombre disproportionné et en raison inverse de la quantité des substances nécessaires à leur nourriture.

Si, comme il est impossible de le méconnoître, le systême de production et de conservation est troublé et peut-être emporté par celui de consommation, l'espece humaine dont l'existence est étayée sur toutes les autres, doit éprouver dans un délai très-court et sur-tout dans les contrées du globe où ce désordre existe, une dépopulation effroyable, accompagnée de calamités inouies.

Alors paroîtront sur les subsistances des loix dont les plus efficaces sont toujours désastreuses.

En vain les nations agitées tourmenteront ceux qui les gouvernent faute d'une courageuse précision, elle ne tariront point la source de tant de maux dont l'évidence la plus cuisante ne revele jamais les causes.

D'ailleurs une fois naturalisée avec l'épuisement des corps, la féroce intempérance devient nécessaire et ne peut plus être réprimée sans attaquer la santé.

Lorsque le tigre a bu du sang il périroit s'il étoit contraint de retourner au lait de sa mere.

La police la plus sévere tenteroit infructueusement de nous soumettre au régime végétal que

la dépravation a rendu insipide et l'habitude mal sain, mais que la seule religion obtenoit par une persuasion méritoire.

Tous les moyens économiques même les encouragemens et les récompenses agricoles proposées et distribuées jusqu'à ce jour, ne sont sans aucune exception que des lénitifs dangeeux qui, remédiant momentanément et en apparence aux effets de ces maux, ne tendent réellement qu'à les aggraver et en accélérer le progrès.

La distribution de viande par tète et une abstinence forcée de deux jours-l'un pour les adultes, et totale jusqu'à l'adolescence est un remede violent et cependant le seul qui pourroit être employé avec succès.

A coup sûr les mœurs des générations futures n'y perdoient rien. Mais il seroit insuffisant, si l'établissement de la perception en nature est encore différé (1) le manque de fourrages et la difficulté de s'en procurer obligeront les pauvres de la campagne à vendre le reste de leurs bestiaux. Que depuis la suppression de la dîme ils n'ont plus la facilité de nourrir, et d'après l'apperçu positif de la plus grande partie des localités, la diminution des bestiaux dans lespays de petite culture, se réduiroit dans l'espace de l'année prochaine aux cinq-sixiemes de laquantité actuelle.

Dès ce moment plus d'engrais ou l'engrais manque le travail le plus opiniâtre et le plus dispendieux obtient peu de récoltes; sans les récoltes,

(1) Si vous demandez aux campagnes, l'imposition en nature; elles acquitteront le subside en entier; si vous l'exigez en argent elles ne le payeront qu'en partie. Que faire alors? des assignats. Consultez le deuxieme article du résumé, il ne pardonne point de pareils expédiens.

point de fourrages ; sans les fourrages, il ne peut y avoir de bestiaux.

D'où résulte infailliblement la disette du pain, des cuirs, des laines, des chanvres, des legu-du suif et du lait ; sans les laitages que deviendront les enfans, même des villes, puisque c'est dans les campagnes pauvres qu'ils sont élevés.

Dans cet état de détresse les contrées fertiles seront bientôt épuisées.

Sous peu de temps la situation de l'espece humaine sera telle que le plus grand comme le plus petit, le plus foible comme le plus fort ; le petit nombre des malheureux qui survivront à cette défaite générale, seront dénués de chaussure, de nourriture, de vêtemens, et réduits à la cruelle impossibilité de se procurer les substances nécessaires à l'aprêt de leurs alimens.

Des plaies aussi profondes étant trop cruelles à sonder, les terreurs qu'elles inspirent, sembleront imaginaires, parce qu'elles sont prises dans la nature dont nous sommes très-éloignés aujourd'hui, bien, qu'en tout temps, elle se tienne assiduement près de nous.

RÉSUMÉ.

Dans le cours des révolutions physiques et politiques, il est des simptômes frappans qui présagent tantôt la dépopulation de l'espece humaine, tantot la variation et quelquefois la ruine entiere des gouvernemens.

Tels sont, la multiplicité des loix ;

La dette publique qui surpasseroit la valeur des propriétés particulieres ;

La dépense du gouvernement qui, malgré l'excès de l'imposition, s'éleveroit au-delà du recouvrement ;

Enfin, la consomation lorsqu'elle dévore annuellement la reproduction.

112

A ces avant-coureurs se joignent le mélange de température, le délabrement des saisons et d'autres phénomênes sinistres qui trainent presque toujours à leur suite les infirmités héréditaires des races, le désagrément des phisionomies, et l'altération des formes intérieures et extérieures des corps, dont la fibre relachée tue les ames en provoquant les sens à des actes imparfaits, et trop prématurés pour la fécondité.

Si, réunies par la plus terrible des combinaisons, ces puissances exterminatrices venoient à s'agiter de concert, elles briseroient le cercle social, elles triompheroient de toutes les résistances que la sagesse humaine s'efforceroit de leur opposer.

Elles nous précipiteroient dans cet état déplorable de barbarie et d'abrutissement, où l'homme terrassé par la nature et abandonné à lui-même, de premier qu'il étoit deviendroit le dernier et le plus malheureux de tous les animaux.

Il seroit vrai qu'en séjournant, pendant une longue suite de siecles, dans cet affaissement douloureux, les forces humaines, concentrées dans un petit nombre d'individus, reçoivent une nouvelle trempe, et c'est peut-être ainsi que l'homme s'épure et parvient enfin à se régénérer.

Cependant *il faut ESPERER* et se presser de calmer ces dangers ; il reste encore quelques moyens.

De l'Imp. de *Gorsas*, rue Tiquetonne, numéro 7.